

LA POTERIE ROGER JACQUES

Depuis quelques années dans les ateliers immenses de la poterie de Roger Jacques, rien ne semble avoir bougé. Un petit passage balisé permet d'atteindre l'espace d'exposition en traversant tout l'atelier entre des piles de pots aux formes diverses, posées partout à même le sol, des poteries crues, déglouées, émaillées, des tours qui attendent, des salles de travail spécialisées dont le laboratoire est interdit aux visiteurs. Tout donne le sentiment pompéien d'une poterie fossilisée, dont la production a été brutalement ralentie, à l'exception de deux fours en état de marche.

Dans la salle d'exposition la vie reprend. Une belle lumière naturelle l'éclaire. Les pièces de série, la vaisselle, sont présentées sur des tables, les pièces uniques, vases, bouteilles, flacons, sur des étagères ou dans les vitrines. Les formes sont simples et épurées, années 50, les émaux – des monochromes pour l'essentiel – sont très variés. Peu de superpositions, peu de matières, la couleur domine, plus souvent mate que brillante, riche en profondeur ou sèche, la diversité est égale à la quantité. Il faut fouiller du regard et s'arrêter sur des pièces parfaites pour découvrir des rouges sang de bœuf, des jaunes orangés, des bleus de fer...

Dans cette salle d'exposition, il est surprenant de trouver deux



L'ancienne poterie rachetée par Albert Jacques à Jeanneney en 1922.



sculptures de Jeanneney – l'ancien propriétaire des lieux – une œuvre de lui-même Bernard Palissy et un tirage de la tête de Balzac d'après un moule de Rodin. Cette tête fut éditée par Jeanneney pour Rodin, son ami, et cet exemplaire, dont l'émail vert était utilisé par Carriès, est resté dans son atelier.

Parcours

Roger Jacques s'est initié à la poterie chez son père, et contre la volonté de celui-ci, le jeudi, jour de liberté des écoliers : « Mon père m'a vraiment déconseillé ce métier, j'ai appris à tourner auprès d'un vieil ouvrier. A l'époque, nous produisions des saloirs et des poteries pour contenir le beurre, le lait pour les fromages. »

La poterie Albert Jacques fonctionnait avec trois tourneurs et leur patron, et trois ou quatre manœuvres.

« Très jeune, j'aidais à cuire et à 16 ans je participais aux cuissons complètes qui duraient cinq jours pour monter à 1300° un four de 160 m³. Mon père et moi cuissons les deux premiers jours, ensuite trois cuiseurs venaient nous épauler. 60 stères de gros bois puis 50 à 60 milliers de fagots de ramilles étaient nécessaires. Par la suite Albert Jacques a réduit son four à 120 m³ par rehaut de la sole.

Mon père s'est arrêté en 1942. J'ai poursuivi dans sa poterie et en aménageant mes ateliers



à Saint-Amand-en-Puisaye

actuels dans les dépendances du château Jeanneney.

J'ai construit un premier four d'essais de 1/2 m³, puis un second de 6 m³ également au bois mais qui, depuis, a été transformé pour le gaz propane. J'ai relancé la production de vaisselle de table à partir des formes de mon grand-père. Mon arrière grand-père fabriquait déjà un ensemble d'objets usuels bruts ; mon grand-père émaillait sa vaisselle au laitier et la cuisait aux endroits les moins chauds. Mais dans un four de type coréen dit couché à un seul alandier, il y a de grosses différences de température, ce qui nous posait des problèmes avec l'émail.

Dès l'âge de 14 ans j'ai commencé les recherches d'émaux. Mon père, lui, qui n'avait pas beaucoup de temps, les composait suivant son intuition. Il consignait très peu et pesait rarement. Pour mesurer les quantités des produits, il se servait de deux boîtes, l'une de un litre et l'autre d'un demi-litre, d'un verre à moutarde

et d'une cuillère à potage. L'émail intérieur des poteries était à base de feldspath sodique que nous achetions à ce moment là à Limoges chez les établissements Marquet.

A 17 ans, mon père m'a fait suivre un stage de 6 mois d'émaillage dans le laboratoire d'essais d'un fabricant de céramique industrielle à Revin. J'ai été initié au calcul des glaçures, à l'utilisation des produits et à tester leur réaction dans les mélanges. Depuis j'ai réalisé sans doute plus de 2000 essais. »

Évolution

« Au fil des années, l'atelier s'est transformé suivant les contraintes matérielles ou économiques. Cuire au bois 40 à 45 heures, 15 fois par an, revenait très cher en combustible. En plus ce métier de cuiseur était tellement dur qu'il devint difficile de trouver des volontaires.

Un four à gaz de 1 m³ fut acheté en 1960, il cuisait une fois par semaine. Les grands fours à bois

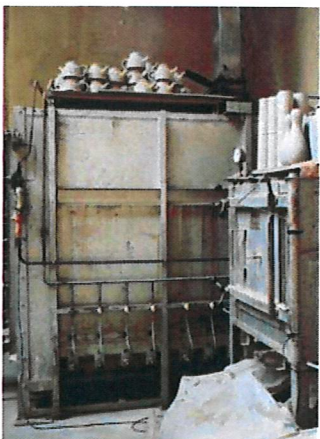
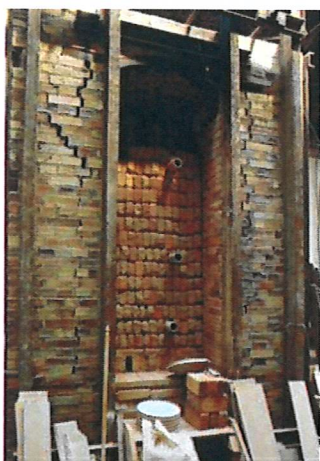
fonctionnaient avec de grosses différences de température, la conduite avec un seul alandier ne permettant pas une chauffe homogène. Le débrassage était toujours nécessaire et demandait quelques précautions afin de ne pas refroidir le four. Il y avait fréquemment des accidents en cours de cuisson, ce qui occasionnait de grosses pertes ; les effondrements étaient souvent dus à l'enfournement mal conçu, à l'humidité qui, imprégnant le pied d'un saloir, le faisait s'effondrer sous le poids de la pile qu'il supportait.

Dans l'atelier de Roger Jacques, une dizaine d'ouvriers travaillait encore à la poterie en 1980 et les carnets de commandes étaient pleins pour six mois afin de livrer quelque 76 boutiques. Ce qui ne laissait guère de temps pour les expositions de recherches plus personnelles. Aujourd'hui, Roger Jacques a 78 ans, il travaille avec un ouvrier et seulement pour quatre boutiques. Il explique cette décroissance comme un échec face à la concurrence

des produits trop bon marché importés d'Extrême-Orient, dont les revendeurs multiplient outrageusement leurs prix d'achat. « Les poteries françaises sont ainsi sciemment éliminées des lieux de vente afin de laisser la place à ce qui rapporte le plus. La poterie est également victime des modes touristiques. Les autoroutes ont vidé les campagnes du Centre au profit d'autres régions ; les Français s'intéressent de moins en moins à leur intérieur et davantage à leurs loisirs et préfèrent souvent un dépaysement à l'étranger. »

En 1980, 1850 personnes avaient visité l'atelier le 14 août, en 1992, 480 et en 1993 seulement 120. Mais les modes passent et Roger Jacques espère que les nouveaux potiers connaîtront le renouveau de l'intérêt des français pour leur intérieur. Il est persuadé que des jours meilleurs viendront, même s'il considère que l'évolution des pots les a poussés vers le mauvais goût et le clinquant.

La nouvelle poterie installée par Roger Jacques dans les communs du Château à partir de 1942.



Les Jacques : Une dynastie de potiers

Le grand-père potier de Roger Jacques, lui, vendait une partie de sa marchandise à un batelier de la Loire qui, soit s'arrêtait dans toutes les villes et tous les villages rencontrés pour écouler les pots, soit allait jusqu'à Nantes vendre à un grossiste. Les poteries étaient transportées sur des barges à fond plat qui ne pouvaient remonter le courant du fleuve. Elles étaient donc détruites et vendues comme bois de chauffage ou planches et le batelier transporteur retournait à pied dans un chantier à Nevers ou Neuvy-sur-Loire pour racheter un autre bateau.

La poterie possède des carrières. Roger Jacques a connu les mineurs qui extrayaient l'argile à grès à la pioche dans des galeries creusées à partir d'un puits – environ 300 à 400 m³ par puits – pas plus sinon les galeries étaient trop longues et la sortie trop éloignée en cas de danger. L'argile était triée à la pioche, la pyritée d'un côté pour la fabrication des produits ordinaires, l'autre pour les produits usuels.

Les galeries se creusaient sous une épaisseur de terre très variable de 2,5 à 8 mètres. Avec le temps et les infiltrations d'eau le puits s'effondrait naturellement. Les mineurs travaillaient 12 heures par jour et étaient payés à la quantité extraite. Pour une bonne entente entre mineurs et propriétaires, le cubage des tas était mesuré par l'instituteur du pays.

Chez Roger Jacques, le dernier puits fut creusé en 1942. La poterie des Jacques consommait environ 1,5 tonnes par jour. L'arrivée des pelleteuses permit l'extrac-



Roger Jacques tournant une grande jarre. 19??

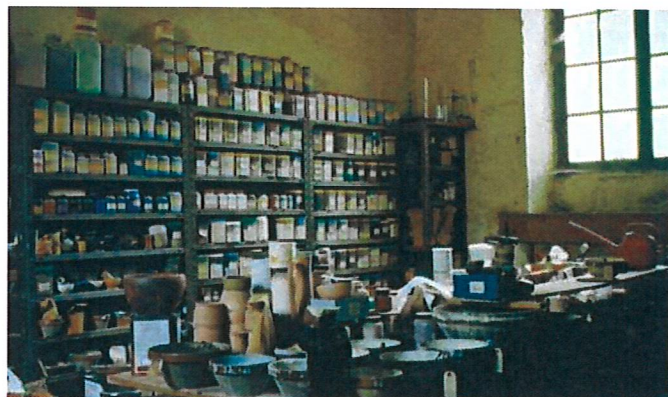
Lorsque Roger Jacques parle de l'entente entre les potiers du pays, il renvoie à l'expression populaire « haineux comme un potier ».

Il parle avec tristesse de son amie Anne Kjaërsgaard qui est restée six mois chez lui avant de s'installer à La Borne. C'est Bernard Leach, qui connaissait Roger Jacques et Saint-Amand, qui lui avait envoyée Anne alors âgée de 17 ans. Bernard Leach avait remarqué la forte personnalité d'Anne et prédit qu'elle ferait parler d'elle. Elle construisit son four et cuisit sa première fournée aidée par Roger Jacques qui voit en elle l'initiatrice du renouveau de la poterie à La Borne.

Roger Jacques est très lucide sur la situation actuelle de la poterie à Saint-Amand. Il en vit toutes les difficultés et sait à quel point il est difficile de transformer une production qui finalement a perdu la presque totalité de ses nécessités d'être.

Nicole Crestou

tion à ciel ouvert. Les couches de grès propres et pyritées sont ainsi extraites dans leur épaisseur, ce qui présente l'inconvénient de les mélanger et oblige à laver la terre. Si les argiles à grès ne manquent pas à Saint-Amand, les très bons filons se font rares. La meilleure argile est grise, c'est la plus ancienne ; la plus jeune est noire, elle contient des matières organiques et très souvent du soufre qui provoque des accidents lors de la cuisson : « il lui faudrait quelques millions d'années pour devenir grise. »



Quatre siècles de métier

LES JACQUES

Quatre siècles de métier

Roger Jacques, onzième du nom, est le descendant en ligne directe et sans aucune interruption dans le métier de « potier de terre » des Jacques déjà potiers dans la Puisaye du XVI^e siècle. Joseph Jacques est potier à Saint-Vérain, près de St-Amand-en-Puisaye dans la seconde moitié du XVI^e siècle. Gaspard Jacques son fils, aïeul de Roger Jacques, tout comme Jehan et Antoine Jacques sont potiers sous Louis XIII. Ils produisent du grès utilitaire mais également décoratif comme les fameux « bleus de St-Vérain » à décors modelés, gravés, découpés et surtout estampés, sur des bouteilles, gourdes, épis de faitage ou carreaux. Ils font aussi de la terre cuite blanc-crème à glaçure verte, essentiellement de la vaisselle plate de tradition Renaissance, car les gros types de contenants sont déjà remplacés par le grès.

Les fils de Gaspard : Antoine, François et François dit « le jeune » travaillent au XVII^e siècle. Ils réalisent des pièces utilitaires très finies, aux anses plates à larges moulures, aux grands goulots et collerettes rapportés, aux formes bien structurées, étroites de base. Une production superbe que seule l'archéologie a permis d'identifier.

La quatrième génération est constituée de 3 potiers fils d'Antoine, Charles, Pierre, François et de Jean Jacques fils de François. Nés entre 1656 et 1671, ils sont témoins d'une évolution de la poterie. Il s'agit toujours des mêmes types de pots mais les formes sont plus souples, les anses de section ovale aplatie et à fines moulures, les ornements de filets gravés aux rebords et à la base des cols et des goulots. Ils voient aussi la disparition rapide des bleus de St-Vérain, la demande se portant de plus en plus sur la faïence décorée.

Les deux fils de Jean, François et Edmé, potiers épousent deux sœurs, filles d'un marchand marinier, et deviennent eux-mêmes marchands. Charles Jacques de la 6^e génération, né en 1736, devient à son tour potier et marchand marinier sur la Loire. Charles voit s'ouvrir devant lui l'âge d'or de la poterie de Puisaye qui bénéficie d'une démographie en expansion et d'une situation de paix et de prospérité. Mais le foisonnement d'ateliers qui s'ensuit, entraîne la surproduction, exploi-



Grès émaillé au laitier d'Albert Jacques datée de 1901. Coll. Quieffin



Pièces uniques de Roger Jacques et de son arrière grand-mère ! Photographies de Marcel Poulet et Nicole Crestou.

tée à leur profit par les marchands. La vaisselle plate glaçurée a été abandonnée peu à peu, remplacée d'une part par la vaisselle en grès émaillé au laitier et d'autre part par la faïence. Si la typologie d'ensemble reste la même, la finition est moins soignée. Les anses sont de plus en plus épaisses, perdent leurs moulures, les bases s'élargissent, la ligne s'alourdit.

Blaise (1775-1848), fils de Charles, fera potier deux de ses enfants : Michel, potier et boulanger, et Jean-Blaise, potier bisaïeul de Roger Jacques.

La neuvième génération, Blaise-Joseph, Jean-Auguste, Charles-Clément, trois fils de

Jean-Blaise, est toujours installée sur la commune de St-Vérain. Ces potiers vivent l'apogée quantitative de la poterie de Puisaye : 54 fours dans les années 1850-70, dont les plus récents sont énormes 70 à 80 m³. Qualitativement, la finition est de plus en plus négligée. Les formes sont moins rigoureuses, les anses épaisses. La batellerie de Loire disparaît et, avec elle, les vieilles dynasties de marchands-mariniers. Le chemin de fer prend le relais, les potiers commercent directement avec les grossistes.

Charles-Clément donnera naissance à 10 enfants dont deux fils deviendront potiers : Adolphe-Alexandre et Abel-Laurent dit

Albert, père de Roger Jacques. Albert s'installe en 1920, à St-Amand dans une ancienne poterie qu'il rachète à Jeanneney en 1922. Roger Jacques travaille d'abord avec son père et installe sa propre poterie dans les communs du château pendant l'occupation.

Roger Jacques est le dernier potier de cette dynastie, ses enfants exercent d'autres métiers.

N. C.

Atelier, 15-17 Grande Rue, 58310 Saint-Amand-en-Puisaye.

Film sur une cuisson traditionnelle en Puisaye, *Le grand Feu*, de John Tchalenko, CNRS Audiovisuel.